

chant des lèvres du mourant la petite croix de chapellet, le bon Dieu accepte le repentir de mon enfant, puisque les souffrances de sa mère l'accompagnent, et que mon Gal offre sa mort pour l'expiation de ses fautes : il mérite ainsi le paradis où j'irai bientôt le rejoindre." Un sourire angélique errait sur les lèvres maternelles... le fils lui aussi, souriait : il se sentait rassuré.

Le vieux pasteur s'approcha à son tour. Gal se confessa avec une grande contrition et un vif repentir. Il reçut l'onction des mourants et fut fortifié par la réception fervente du Saint-Viatique, pour le terrible et dernier voyage. Pendant que le prêtre lui donnait une dernière absolution, la mère, toute baignée de ses larmes, offrait à Dieu, pour son fils, les cuisantes douleurs de ses pieds et de ses mains.

En ce moment arrivait les hommes et les jeunes gens du village ; ils étaient porteurs de deux brancards faits de branches et couverts de feuillage.

Gal se tournant de leur côté : " Je remercie Dieu pour cette mort... elle est plus douce que la vie sans Dieu." Il serra une dernière fois la main de sa mère bien aimée. " Mère, lui dit-il, ton chapellet est mon bonheur ; ta pénitence est mon salut ! Que Dieu te le rende."

Le râle de la mort survint après ces quelques mots : une écume sanglante sortit de sa bouche, il se laissa aller en arrière : son dernier souffle était accompagné du doux nom de " Mère." La veuve versa encore bien des larmes, mais elles étaient moins amères, car son Gal avait fait une bonne mort. La sainte Vierge l'avait exaucée.

Le corps rigide de Gal fut placé sur le premier brancard. On plaça la bonne vieille mère sur l'autre et le cortège funèbre reprit le chemin du hameau, précédé par le prêtre récitant les prières des trépassés.

A l'ombre de la petite église, reposent les restes mortels de la mère et du fils : une seule pierre les recouvre. On y a gravé leurs noms, entourés d'un Rosaire.

J'AVAI REVE, MAIS !

Il faisait, ce soir-là, un froid, un si grand froid, que les vitres de l'unique fenêtre de ma chambrette, étaient couvertes d'une épaisse couche de givre. La lune, toute souriante, en éclairant ma fenêtre y faisait briller des myriades d'étoiles.

Je ne sais trop pourquoi, mais je ne me sentais disposé ni à lire, encore moins à écrire. J'avais bien sous les yeux un livre des plus intéressants, mais c'est en vain que je m'efforçais d'en parcourir quelques pages. A chaque instant, ma pensée s'enfuyait dans une direction ou dans l'autre ; et quand, tout à coup, un bruit quelconque me rappelait à la réalité, je relisais le même passage. Comprenant alors que, malgré tous mes efforts de la veillée, je ne ferais rien qui vaille, je me dis, eh bien ! puisqu'il me faut rêver, rêvons !

Je tournai le dos à mon livre, et nonchalamment étendu dans mon vieux fauteuil, les pieds dans ma couverture et appuyés sur une chaise, je permis à la folle du logis de me conduire partout où il lui plaisait.

Graduellement baissait la lumière de ma lampe, tout, autour de moi, disparaissait comme par mystère, puis le moment dispice arrivait, d'un coup d'aile ma pensée s'élança dans l'espace.

Dire tout ce que j'ai vu dans cette course furibonde, je ne le saurais, car quelle mémoire d'homme, si prodigieuse fût-elle, pourrait retenir les innombrables détails de description de mondes imaginaires ?

Peut-être, à travers les mers, ai-je suivi Ulysse et Télémaque ! Peut-être, avec ce dernier, à la recherche de son père, ai-je visité et l'Olympe et les enfers ! Peut-être aussi, poussé par un vent favorable, suis-je allé, comme une blanche mouette portée sur la crête des vagues, jusqu'au beau pays, mien par droit de naissance, et que tout doucement mon cœur nomme la France ! Ma pensée si souvent s'y envolait, en dehors de mes rêves, que ce soir-là, libre de tout souci, elle a

pu aimer retourner vers ces belles montagnes que je crois, chaque jour, entrevoir là-bas, tout au fond du ciel bleu lorsque, pensif, je suis jusqu'au loin les flots verts du grand fleuve : flots qui, hélas ! ne remontent jamais !

Mais non, je ne crois pas, car ce ne sont point leurs blancs sommets que mes yeux ont vus, ce ne sont point non plus les doux chants des oiseaux qui peuplent leurs forêts qui ont frappé mon oreille en ces heures indécises. Non, et cependant je me souviens que j'entendais une voix si douce qu'elle me semblait céleste. Je crois encore l'entendre ! Je vois encore les lèvres, deux vraies feuilles de rose, qui disaient des paroles comme je n'en avais jamais entendues ! Elles avaient un charme que je n'avais encore goûté, et j'en étais si pénétré qu'à chaque mot, mon cœur semblait vouloir s'élancer vers cet être qui m'apparaissait comme une divinité.

Plus je l'écoutais, plus je distinguais les traits de son visage. De beaux et grands yeux noirs, qui donnaient à toute la figure, une expression que ne peuvent rendre ni les mots, ni le pinceau, brillaient d'un tel éclat, que je n'en pouvais longtemps supporter le regard. Une chevelure d'ébène, où il y avait comme d'indéfinissables reflets, faisait ressortir la blancheur de ce visage, que je croyais devoir être d'un ange plutôt que d'une créature humaine.

Je l'écoutais, avec l'attention que doivent prêter aux paroles de Dieu les Chérubins et les Séraphins. Longtemps je l'écoutai, suspendu à ses lèvres, je buvais ses paroles, si douces qu'elles semblaient m'enivrer.

Mais pourquoi faut-il donc, que ma langue rebelle se refuse à redire tous ces mots enchanteurs !

Je le sais bien, pourtant, ils sont là gravés en ma mémoire !... C'est en vain, cependant, que je m'essaie à les balbutier, malgré tous mes efforts, ma bouche reste muette.

C'était d'une autre vie qu'elle m'entretenait. Elle faisait passer sous mes yeux éblouis, tout ce qu'on peut imaginer de plaisirs et de joies. Elle me faisait entrevoir tout ce qu'un cœur humain peut goûter de bonheur. Je croyais voir une nouvelle existence toute de gloire et de paix, s'ouvrir devant moi, pleine des choses les plus nobles, qui en délectant l'intelligence, l'élèvent et l'ennoblissent.

Toutes difficultés étaient dès lors vaincues, les sciences et les arts, n'avaient plus de secrets, et les découvertes humaines ne semblaient plus à mes yeux que des rébus d'enfants.

Plus cette nymphe ou cet ange parlait, plus mes oreilles jouissaient de l'harmonie de sa voix, plus aussi hélas ! mon cœur se sentait captivé par le charme magique qui s'échappait de tout cet être vers lequel je me sentais attiré.

Mais je n'étais qu'un faible mortel, légitime héritier de la curiosité de la première femme, et mon désir, bien naturel d'ailleurs, étant de connaître quel était cet être enchanteur, de quel astre ou de quel ciel il venait, je le lui demandais, mais mes questions, inscrites sans doute, restèrent sans réponse.

Alors, dans mon enthousiasme délirant, je m'avançai, pris du désir de poser sur ce front presque divin, un bien léger baiser. Mais plus je m'avançais, plus semblait, entre nous, grandir la distance. Soudain, comme je m'étais élané pour atteindre cet être qui m'avait subjugué et fait entrevoir un peu de la grande lumière, au moment où je croyais même l'avoir saisie, je m'éveillai, ayant senti en ma chair, point encore impassible, une douleur aiguë, tandis qu'à mes oreilles parvenait un cri déchirant.

Je crus tout d'abord, que, voulant me punir de ma témérité et de ma coupable hardiesse, ma subtile déesse avait contre moi, déchaîné ses armées invisibles. Mais, sous une répétition de ce cri et surtout d'une pareille douleur, je revins prestement à la réalité.

Mes mains étaient en sang et je constatais, hélas ! qu'au lieu d'avoir saisi l'objet de mon rêve, j'avais failli étouffer ma belle chatte blanche.

Me voyant assoupi, la pauvrette, selon sa louable habitude, s'était installée sur mes genoux, pour ronronner paisiblement. Aux caresses par trop rudes que je venais de lui prodiguer, contre ma propre habitude, n'ayant pas souvent de rareilles visions, ma pauvre blanchette ne me reconnut pas et m'en laissa les preuves.

J'avais rêvé, mais hélas ! depuis, je n'ai pas recouvré la confiance de ma belle chatte blanche.

HENRI BERNARD.

NAPOLÉON ET LE CATHOLICISME

Un jour, raconte le cardinal Fesch, oncle de Napoléon, un nommé Marseria se présenta aux Tuileries, porteur de lettres de Pitt. L'empereur le reçut, après bien des difficultés.

— Sire, dit entr'autres choses cet émissaire, l'Angleterre a besoin d'étouffer entièrement le catholicisme dans son sein. Pour aider à cette œuvre, il n'y a que vous. Etablissez le protestantisme en France et aussitôt le catholicisme périclité en Angleterre.

— Marseria, reprit l'Empereur, je suis catholique, et je maintiendrai le catholicisme en France, parce que c'est la vraie religion, c'est la religion de la France, celle de mon père, la mienne enfin. Loin de rien faire pour l'abattre ailleurs, je ferai tout pour l'affermir ici.

Marseria répliqua :

— Tant que vous reconnaîtrez Rome, Rome et les prêtres vous domineront.

— Marseria, reprit l'Empereur, pour les choses du temps, j'ai mon épée et elle suffit à mon pouvoir ; pour les choses du ciel, il y a Rome, et Rome en décidera sans me consulter ; elle aura raison ! C'est son droit.

— Mais, reprit encore l'infatigable envoyé, vous ne serez jamais complètement souverain, si vous n'êtes chef d'Eglise, si vous ne créez une religion à vous.

— Pour créer une religion, répliqua l'Empereur, en souriant, il faut monter au Calvaire, et le Calvaire n'est pas dans mes desseins. Si une telle fin convient à M. Pitt, qu'il la cherche lui-même ; pour moi je n'en ai pas le goût.



Sapristi, comment rompre la glace ? Ça y est tout de même, madame, la glace est rompue entre nous...